

ÈLE PEKE A CH'BIHALÉ

Jusqu'à ces dernières années, les habitants de Pont-Noyelle et de Querrieu étaient autorisés par la municipalité à pêcher dans les étangs communaux le mercredi de la Semaine sainte, à l'aide d'un filet à poche centrale appelé "bihalé" (*), filet assez semblable à la senne que l'on connaît sur le littoral de la Manche.

LE MERCREDI SAINT

A quelle époque prit naissance cette coutume ? Nul n'est en mesure de le dire de nos jours. Il est probable qu'un droit de pêche très ancien existait, comme semble le prouver la teneur de deux chartes des années 1284 et 1289, reproduites dans l'ouvrage de Louis Ricouart sur l'abbaye de Saint-Vast. Ce droit de pêche s'est accentué lors du partage des marais entre les deux communes quelque temps après la Révolution de 1789.

Le filet était de corde et le dernier qui fut en service avait été acheté par les pêcheurs de Pont-Noyelle à un pêcheur de Saint-Valéry. Ce filet, qui ne servait qu'un jour par an, était suffisamment résistant pour la pêche en eau douce, alors qu'il avait été réformé pour la pêche en mer.

Les préparatifs de cette journée du Mercredi saint s'activaient comme pour un jour de fête, dès la semaine précédente.

La personne préposée à la garde du filet commençait par le sortir du hangar ou du grenier où on l'avait remis l'année précédente après qu'on l'ait convenablement séché. Ce filet était inspecté et on regardait si, au cours de l'hiver, une souris ou un rat n'avait pas élu domicile entre les mailles, ce qui aurait causé le plus grand des dommages. Si telle était la chose, on profitait d'une veillée, le soir à la lampe, pour procéder à la réparation à l'aide d'une navette et de ficelle.

Puis, le grand jour arrivé, les familles qui participaient à la pêche, partaient de bon matin à la grande joie des enfants qui les accompagnaient. Comme c'étaient les vacances de Pâques, les écoles étaient vides ; j'ai d'ailleurs le sentiment qu'elles l'eussent été... en période scolaire.

Bref, on se rendait au bout du marais pour éviter de transporter le filet deux fois, car, mouillé, il pesait plus lourd. Et la pêche commençait.

Il convenait tout d'abord de passer une corde d'une rive à l'autre, ce qui n'était pas toujours facile à cause des arbres en surplomb le long des berges. Alors, l'homme vigoureux de la bande saisissait la corde et, tenant une extrémité, essayait de la lancer sur la rive opposée. Après quoi, on attachait une aile du filet que l'on tirait à l'eau - une autre corde étant liée à l'autre aile - et tous halaient l'immense poche qui raclait le fond vaseux de l'étang tandis que les flotteurs de liège empêchaient le bord supérieur de plonger sous l'eau. Ho ! Hisse !... Et chacun de tirer vers un point préalablement choisi, si possible là où la berge se trouvait en pente douce car en un endroit abrupt tout effort eût été inutile pour hisser la poche alourdie de vase, de branches mortes, de feuilles de la saison précédente, parfois de poissons quand ce n'était pas une tôle rouillée... souvenir de quelque vieille hutte et dont les bords (véritables lames de rasoir) étaient capables d'ouvrir une brèche dans le filet qu'il fallait réparer sur le champ.

Cette pêche au "bihalé" a contribué à dénommer certains trous et "entailles". Presque tous sont d'anciennes tourbières, sauf quelques étangs naturels, méandres de l'Hallue, et d'une source appelée le Noël. Les ruisseaux et les étangs portent bien souvent les noms de ceux qui les ont creusés, tels le trou Philibert Debeauvais, le trou Omer, etc...

Claude BLOQUET,
résidant à Pont-
Noyelle, nous fait
revivre une antique
coutume de pêche
au "bihalé"
ou filet dans
les étangs
de Pont-Noyelle
et de Querrieu.
Cette pêche
exceptionnelle
se pratiquait
le mercredi
de la Semaine
sainte.

Or, il en est un appelé *"le Prussien"*. Voici l'origine de cette appellation.

Au printemps 1871, les habitants de Pont-Noyelle remontèrent avec le *"bihalé"* un soldat prussien en parfait état de conservation. Il avait vraisemblablement passé à travers la glace pendant les journées sanglantes des 23 et 24 décembre 1870.

Autre nom insolite : *"le trou à pipe"*, appelé ainsi parce qu'un plaisantin, un jour de pêche, bourra, à l'insu de tous, dans la gueule d'un brochet une de ces pipes en terre que l'on trouvait encore dans nos régions au début de ce siècle, vers 1900. Naturellement, le poisson qui échut à l'un des pêcheurs, fut vidé et la légende se répandit à la ronde : *"Dans ce trou, il y avait des pipes, puisque les brochets en mangeaient..."*

LE DEJEUNER SUR L'HERBE

On pourrait encore raconter bien d'autres histoires de même nature mais nous risquerions d'oublier nos pêcheurs...

A midi il n'était pas question d'aller déjeuner au village. Ce jour-là les femmes apportaient le *"diné"* au marais. Plus d'un *"èspinsèr"* était trempé de sueur et parfois d'eau, car les bains forcés étaient fréquents. Pendant qu'on passait un linge de rechange, les vêtements séchaient près d'un feu de bois allumé à la hâte... Tandis que les côtelettes grillaient, on commençait un repas arrosé de vin, de café, de cidre et d'eau-de-vie de cidre. La *"pranjèle"* s'amorçait ensuite, le dos appuyé, pendant une demi-heure, contre un peuplier. On reprenait ensuite la pêche.

Les poissons tirés de l'eau étaient mis dans des sacs avec une poignée de roseaux. Pour qu'ils gardent leur fraîcheur, on mouillait le sac et la chaleur du soleil, faisant évaporer l'eau, conservait le poisson frais.

Certaines années, les eaux étaient trop hautes et le poisson passait sous la

poche ; le résultat était maigre. C'était la même chose lors d'un printemps tardif : le froid forçait le poisson à rester dans la vase et il n'y avait alors que du brochet à prendre. Par contre, les meilleures années étaient celles où la sécheresse sévissait au printemps. Les eaux basses et le réchauffement de la température permettaient une pêche fructueuse. Les kilos de poissons de belle taille s'entassaient sur les brouettes. On comptait parfois jusqu'à trois sacs pleins. Gardons et vandoises étaient remis à l'eau ; on ne conservait que les perches, les brochets, les tanches et les brêmes ; de temps en temps, il arrivait qu'on prît une anguille qui n'avait pu franchir les mailles du filet.

Le soir, on effectuait le partage au café Debeauvais (dit *"Garosse"*) et chacun s'en retournait chez soi avec sa part. Si elle était trop abondante, on faisait plaisir aux amis. Les hommes étaient harassés, fourbus par les quinze ou vingt *"passes"* qu'ils avaient halées, mais heureux de la bonne journée au grand air. On se prenait à rêver à l'année suivante, un peu comme les vacanciers de ce siècle qui rentrent après un mois d'absence et qui imaginent déjà la prochaine année.

Aujourd'hui la coutume est éteinte. La municipalité loue à la journée le droit de pêche et, chaque année, réempoissonne les étangs. Il faut bien reconnaître que le filet faisait tort à la production naturelle en détruisant les oeufs sur les berges.

Lors de ma dernière promenade au marais, je comptais quarante-cinq caravanes de campeurs et de vacanciers. Ceux-ci ne seraient sans doute pas contents si les habitants du village braconnaient au filet les étangs où ils aiment pêcher. Que de changements dans le mode de vie depuis seulement trente ans !

Claude BLOQUET

* ANNEXE :

L'étymologie du nom *"bihalé"* ne semble pas poser de problème. Il s'agit d'un composé du verbe haler, signifiant tirer et de bi, préfixe latin issu de bis, signifiant : deux fois.

Elle s'accorde parfaitement avec la description de l'usage de ce filet.